

Emotional Communities in the Early Middle Ages [Barbara H. Rosenwein]

Autor(en): **Roch, Martin**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **57 (2007)**

Heft 3: **Neue Frauenbewegung in der Schweiz = Nouveau mouvement des femmes en Suisse**

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Entstehung zwar auf das 19. Jahrhundert datieren, aber in der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts überaus präsent sind – heranzieht, so auch das Motiv des Umschlagbildes des sehr ansehnlich und freundlich layoutierten Bandes.

Salopp ausgedrückt könnte gesagt werden, dass der Weg von einer (historisch vielfältig konstruierten, man denke etwa nur als ein Beispiel aus dem Jahre 1492 an den «Sternberger Hostienfrevell») jüdischen zu einer (realen) christlichen Erb-last nach «Auschwitz» führt.

Infolge der Lektüre der ersten beiden Hauptkapitel will der Leser mehr zur Bibelstelle und zur heutigen Situation selbst erfahren. Dem trägt Keller Rechnung. Die Verse des in der Tradition als Mensch bzw. Engel dargestellten Evangelisten sind ein Stück kontextueller matthäischer Geschichtsdeutung und -theologie, die «offensichtlich die Repräsentanten des Judentums nur noch radikal negativ und voreingenommen zu sehen» (S. 138) imstande war, auch im Vergleich zu den anderen Evangelien. Und diese Theologie (des ersten christlichen Jahrhunderts) hatte enorme ideen- und rezeptionsgeschichtliche Wirkung, wie anhand der vorliegenden Studie auf einer Deutungsebene der zeitgenössischen mörderischen Ereignisse aus schweizerischer Sicht eindrücklich gezeigt werden konnte.

Von besonderem Gewinn war dem Rezensenten das Kapitel 3.2: «Verschiedene theologische Argumentationstypen in der Auslegung von Mt 27,25», das dem heutigen Umgang mit der Bibelstelle gewidmet ist und eine Synthese der neueren Herangehensweisen versucht.

Es bleibt, wie so oft, die Gefahr, dass man die Geschichte aus dem Heute beurteilt und die «Ideen» überbewertet. Umso mehr zeigt sich aber auch die Gefährlichkeit von «heiligen Schriften», die zwar in institutioneller Hinsicht von Seiten der katholischen Kirche insofern entschärft worden ist, als auf dem II. Vatikanum eine neue Hermeneutik der biblischen Texte (*Dei Verbum*) ermöglicht wurde, die damit aber – das steht zu befürchten – nicht gebannt ist. Dieser Möglichkeit hat Zsolt Keller mit seiner Wirkungsgeschichte des Blutrufes einen nüchternen theologischen Beitrag entgegeng gehalten.

David Neuhold, Fribourg

Allgemeine Geschichte / Histoire générale

Barbara H. Rosenwein: **Emotional Communities in the Early Middle Ages**. Ithaca / London, Cornell University Press, 2006, 228 p.

Avec ce nouvel ouvrage, la médiéviste américaine Barbara H. Rosenwein apporte à un plus vaste public les résultats de ses recherches, menées depuis plusieurs années, sur le thème des émotions au Moyen Age. *Emotional Communities in the Early Middle Ages* participe des nouvelles orientations données à l'étude des émotions par des historiens spécialistes des différentes périodes. On peut dire que l'ouvrage de B. Rosenwein vise un double objectif: justifier qu'une histoire des émotions est possible; en fournir une illustration pour une période précise, en l'occurrence les VI^e et VII^e siècles, période charnière entre Antiquité et Moyen Age occidental.

Complété par une abondante bibliographie ainsi d'un index de plusieurs pages, l'ouvrage est de lecture aisée. B. Rosenwein accompagne pas à pas son lecteur, et cela aussi parce qu'elle doit prévenir de possibles malentendus sur la nature d'une histoire «des émotions», et donc sur son propre travail («*Is it, then, a history of emotions?*» demande-t-elle encore en conclusion, p.193).

Dans son importante Introduction (30 pages sur les 200 du texte), B. Rosenwein définit ce qu'elle entend par *emotions* – terme plus général en anglais qu'en français – en postulant une continuité entre «émotion» et «sentiment»; elle explique ensuite la notion centrale de «communautés émotionnelles»: «*groups in which people adhere to the same norms of emotional expression and value – or devalue – the same or related emotions*» (p.2); il peut s'agir de groupes sociaux, mais aussi de «communautés textuelles» soudées par des idéologies ou des enseignements (cf. p. 24–25). Les communautés émotionnelles sont constituées autour de «constellations d'émotions» (non seulement une ou deux émotions), et elles se caractérisent tant par les émotions qu'elles valorisent que par celles qu'elles ignorent ou passent sous silence. L'auteure précise que différentes communautés émotionnelles peuvent co-exister et, évidemment, qu'elles peuvent changer au cours du temps. Il va sans dire que l'appréhension de chacun de ces aspects est directement conditionnée par la documentation disponible pour l'historien. Cela soulève la question de la valeur qu'il faut accorder aux émotions mentionnées dans les textes: ne sont-elles pas dictées par des conventions littéraires et donc privées de réalité? L'auteure explique de façon convaincante – et plus en détails que nous ne pouvons le faire ici – que même dans l'expérience quotidienne, nous devons toujours interpréter les émotions, auxquelles nous n'avons accès qu'à partir de leurs expressions.

En faisant appel aux théories psychologiques et sociales les plus récentes, l'auteure passe ensuite à la critique du modèle historiographique – fondé sur les ouvrages de J. Huizinga et de N. Elias – qui considérait le Moyen Age comme une époque émotionnellement infantile, impulsive et sans frein (cf. p. 5sq.). Or l'approche cognitive des émotions relie celles-ci à des objectifs, des projets, et donc à la pensée de leurs sujets. L'approche constructiviste montre de son côté que l'expression émotionnelle prend autant de formes qu'il y a de cultures. Des deux points de vue, il n'existe pas d'émotions «primitives» par rapport à des émotions «civilisées».

Ayant expliqué et justifié l'objet de son étude et la méthode adoptée, l'auteure expose dans un premier chapitre «l'héritage antique», à savoir les conceptions que les Anciens (en premier lieu Platon, Aristote, et les Stoïciens) se faisaient des émotions, les mots avec lesquels ils les désignaient, les classifications qu'ils en ont données. Elle présente ensuite les diverses positions adoptées à ce sujet par les Chrétiens, en relevant que, parmi ces derniers, certains (comme Lactance ou Jérôme) se sont approprié une bonne part des théories et du lexique classiques des émotions, alors que d'autres ont associé plusieurs émotions à des péchés (c'est le cas de certains Pères du désert). Ces analyses permettent à l'auteure d'établir une longue liste – non exhaustive – de vocables associés à des émotions, liste servant de référence pour la suite de l'ouvrage. Cela nous amène à soulever un problème récurrent au long du livre: en dépit de la définition large adoptée, certains éléments rangés par l'auteure parmi les *emotions* peuvent surprendre, comme la juxtaposition apparemment sans questionnement des termes «*caritas*», «*dilectio, diligere*» et «*amor, amare*» (cf. listes p. 52, 74, 76). Le même problème se présente par exemple dans l'analyse d'une lettre écrite à Didier de Cahors par sa mère (cf. p. 154); celle-ci exhorte son fils avec des expressions comme «*sis fidelis*» (au roi), «*ames*» ou «*timeas*» (Dieu): ces injonctions appartiennent-elles réellement au lexique des *emotions*?

Dans les chapitres suivants, B. Rosenwein analyse comment différents groupes sociaux du très haut Moyen Age ont utilisé, en y opérant une sélection, le vaste

répertoire antique d'idées et de mots liés aux émotions. Elle le fait d'abord en étudiant des ensembles d'épigraphes funéraires provenant des cités de Trèves, Vienne et Clermont (ch. 2). Au-delà de leur caractère plutôt conventionnel et du fait qu'elles ne concernent que les sentiments liés à la mort, ces inscriptions révèlent que, dans la Gaule d'avant le VIII^e s., au moins trois communautés émotionnelles coexistaient à l'intérieur de la plus vaste communauté émotionnelle chrétienne.

Il est de prime abord paradoxal que le chapitre 3 soit dédié à un individu, le pape Grégoire I^{er} (540–604). L'auteure justifie ce choix en exposant que les écrits du pontife nous permettent d'entrevoir la communauté émotionnelle à laquelle il appartenait. Le cas de Grégoire révèle par ailleurs à quel point la doctrine chrétienne pouvait modeler une communauté émotionnelle: non seulement les conceptions que celle-ci se faisait des émotions, mais ces dernières elles-mêmes.

B. Rosenwein revient ensuite aux cadres gaulois en se penchant sur les figures de Grégoire de Tours (v.538–v.594) et de son ami Venance Fortunat (v.535–v.605). Malgré des parcours d'abord fort différents, les deux hommes en vinrent à appartenir à une même communauté émotionnelle, marquée par les affirmations répétées de sentiments familiaux et l'usage intensif de la notion de *dulcedo*. Cependant, Grégoire et Fortunat représentent en quelque sorte les pôles opposés de cette communauté, une situation que B. Rosenwein suggère de relier à la structure de la famille royale mérovingienne de la seconde moitié du VI^e s., moment où le royaume est fragmenté entre frères et demi-frères, tandis que son unité idéale est toujours affirmée (cf. p. 129).

Les liens entre changements politiques – au sens large – et communautés émotionnelles sont particulièrement explorés dans les deux chapitres suivants. B. Rosenwein explique d'abord comment, dans la première moitié du VII^e s., la cour de Neustrie reçut, absorba et transforma l'apport ascétique du moine irlandais Colomban et les normes émotionnelles qu'il promouvait (ch. 5). Si amour et bonheur sont alors valorisés, ils n'en sont pas moins disciplinés par un style de relations typique des milieux monastiques masculins. L'auteure suggère aussi que la haine de Clotaire et des Neustriens pour tout ce qui était lié à Brunehilde et à la cour d'Austrasie a pu contribuer à façonner une communauté émotionnelle distincte, fort éloignée de l'exubérance des sentiments manifeste chez Grégoire de Tours et ses relations (cf. p. 132).

Dans le chapitre 6, une nouvelle communauté émotionnelle est définie à partir d'un ensemble de textes (hagiographie, chartes) produits dans la dernière partie du VII^e s. Or ces sources ne proviennent pas d'une même cité ou d'une même cour royale: peuvent-elles être considérées représentatives d'une communauté émotionnelle? B. Rosenwein répond en expliquant que, dans la *Francia* des années 670–700, marquée par les luttes pour le pouvoir de la part des aristocrates, les élites étaient moins liées à des régions particulières qu'auparavant et que, d'autre part, les sources en question sont toutes concernées par l'obsession du pouvoir, sa conquête et son contrôle (cf. p. 165–166). En tout cas, contrairement aux textes produits dans le passé par les milieux courtisans de Neustrie, ceux de la fin du VII^e s. se caractérisent par des mentions d'émotions aussi nombreuses qu'intenses: «La communauté émotionnelle des élites de la Francie de la fin du VII^e siècle voyait les émotions comme les éléments moteurs de la pensée, du comportement et de l'interaction humaine – et inhumaine» (p. 171).

Nous terminerons en soulignant la manière remarquable dont B. Rosenwein

exploite sa documentation, assez limitée pour l'époque choisie. Il est vrai que l'auteure, toujours prudente, doit souvent se borner à avancer des hypothèses. En faisant appel aux théories actuelles des émotions et en explicitant de manière approfondie ses choix méthodologiques, elle contribue à éclaircir ce que peut être une «histoire des émotions». Mise en œuvre tout au long de l'ouvrage, la notion de «communauté émotionnelle» permet non seulement de saisir différentes «constellations d'émotions» et leurs changements, mais aussi leurs significations politiques. On peut néanmoins se demander si les émotions peuvent à elles-mêmes définir de véritables communautés – par ailleurs fort diverses –, ou si elles ne constituent pas plutôt un élément parmi d'autres. Si l'auteure souligne dans sa conclusion le rôle qu'a pu jouer la religion chrétienne sous ses différentes formes dans la formation de communautés émotionnelles, cela mériterait plus d'approfondissements. Il n'en demeure pas moins que l'étude de ces *emotional communities* du haut Moyen Age débouche sur une véritable histoire, nettement enracinée dans des contextes politiques et sociaux changeants.

Martin Roch, Genève

Notker Hammerstein, Herrmann Ulrich (Hg.): **Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte**, Band 2, **18. Jh.** München, Beck-Verlag, 2005. 583 S.

Das auf sechs Bände angelegte Handbuch der deutschen Bildungsgeschichte ist ein Jahrhundertwerk. Als letzter Band erschien über 20 Jahre nach dem Beginn des grossen Projekts der Band mit der Nummer 2 der chronologisch angelegten Reihe. Pikanterweise ist dieser im Jahre 2005 erschienene Band dem 18. Jahrhundert gewidmet, dem Jahrhundert, das Campe «das pädagogische» genannt hat, dem Jahrhundert, das in der Tat die Voraussetzungen für das – säkular betrachtet – erfolgreiche deutsche Bildungsmodell geschaffen hat.

Weil das Jahrhundert bildungsgeschichtlich so prominent ist, und weil das grosse Projekt selber in einem Umfeld entstand und entwickelt wurde, das Forschungsarbeiten zu einer weit verstandenen Bildungsgeschichte begünstigte, konnte zum Zeitpunkt der Redaktion des Bandes Nummer 2 auf einen bereits sehr fruchtbaren, ja fast «gesättigten» Forschungsstand zurückgegriffen werden. Als Autorinnen und Autoren standen einerseits noch Protagonisten der ersten Handbuchgeneration zur Verfügung, teils können aber auch namhafte Neuzugänge verzeichnet werden, die aber ihrerseits sich bereits durch monographische Vorarbeiten verdient gemacht haben. Nur schon die Einleitung mit dem Titel «Politische und soziale Physiognomie des aufgeklärten Zeitalters», die mit einer allgemeinen Annäherung an die Sozial- und Kulturgeschichte des Jahrhunderts die Klammerfunktion des Bandes erfüllt, zeigt diese Entwicklung deutlich: Der weit ausgreifende, enzyklopädisch angelegte und gleichzeitig essayistische Beitrag von Barbara Stollberg-Rilinger ist nicht nur blendend geschrieben, sondern umfasst programmatisch alles Historische, was als Rahmen für die nachfolgend ausgelegten bildungshistorischen Abhandlungen nötig erscheint. Schon allein die Lektüre dieses Beitrags lohnt den Kauf des nicht allzu billigen Bandes.

Dem ursprünglichen Konzept des auf sechs Bände angelegten Handbuchs ist der zuletzt aufgelegte Band treu geblieben. Und weil er der letzte der Reihe ist, halten die Herausgeber in ihrem Vorwort ausdrücklich an der ursprünglichen Programmatik fest, die Ulrich Herrmann bereits beim zuerst erschienenen 3. Band 1987 formulierte: Das ursprünglich als Ergänzung der zweibändigen «Geschichte der Pädagogik» des Beck-Verlages vorgesehene (einbändige) Handbuch sollte «nicht nur auf Pädagogik- und Schulgeschichte begrenzt sein, sondern Erziehungs-